Le Roi Edvard - Vol. IX

Le Roi Edvard

Neuviume partie

par un scribe anonyme

Chapitre 9 : Chance

Edvard ŭtait agenouillŭ derriure Moraelyn, penchŭ au-dessus de son ŭpaule afin de pouvoir voir les cartes que l'elfe tenait. Il ŭtait assis loin du feu, aussi faisait-il sombre pour des yeux humains, mais Moraelyn ŭtait le seul du groupe a laisser Edvard regarder sa main. Les autres joueurs, Beech, Mith et Mats prŭtendaient qu'Edvard leur portait malheur. Moraelyn disait que ce n'ŭtait pas vraiment une question de chance, mais que le visage d'Edvard reflŭtait leur jeu pour ceux qui savaient le lire. Il faisait trop sombre pour que Beech et Mats puissent voir Edvard, a prŭsent, et Moraelyn bouchait la vue a Mith. Et pourtant, le tas de piuces devant Moraelyn augmentait moins depuis qu'Edvard avait pris place derriure lui. Mais cette fois, il avait rŭcupŭrŭ une bonne main. Edvard pouvait le voir. C'ŭtait au tour de Mats. Il rŭflŭchissait.

« Fils, tu frissonnes, » dit Moraelyn, « N'as-tu pas de vкtements plus chauds ? Nous devons trouver quelque chose a te mettre. La, viens partager mon manteau, alors. Tu peux tenir les cartes, si tu veux. » Le vent ŭtait froid, il ŭtait devenu mordant maintenant qu'ils s'ŭtaient avancŭs vers le Nord et que l'annŭe touchait a sa fin. Edvard accepta l'abri que reprŭsentaient le bras de Moraelyn et son chaud manteau de fourrure et s'assit a ses cфtŭs.

« Je crois que je vais conserver les cartes que j'ai. » dit finalement Mats, et il poussa une pile de piuces dans le pot commun, puis se rŭsolut soudain a en ajouter quelques autres. « Voila. »

« Jette la main, Edvard. Nous passons. »

« Mais c'est une des meilleures mains que nous ayons eues ! » protesta Edvard.

« Edvard ! » gronda Moraelyn.

« Comment suis-je censŭ apprendre, alors ? » Mats n'ŭtait obligŭ de montrer ses cartes que s'ils ŭgalaient sa mise.

« En observant. Silencieusement. Oh, trus bien. Personne n'a jamais dit que la paternitŭ ŭtait bon marchŭ. » Il poussa la plupart de ses piuces dans le pot pour ŭgaler la mise de Mats et Edvard abattit ses cartes.

« Ah. » dit Mats, « Vous n'ıtes pas obligŭ de faire za, mon ami. Je montrerai mes cartes au gosse gratuitement. »

« Misŭrable Nordique, » rŭpliqua Moraelyn en une grimace de dŭgoыt, « abats tes cartes et prends mon or, si tu peux surpasser mon jeu. Voyons si je suis celui qui a besoin d'apprendre comment jouer aux cartes. »

« Vous n'en avez pas besoin, » sourit Mats. « Sauf que vous auriez pu accepter mon offre gŭnŭreuse au lieu de m'insulter. » Mats abattit la main parfaite, appelŭe Les Dames.

« Une plaisanterie pareille frise l'insulte. Mats, mıme la simple vue de cette main aurait presque une valeur. Cinq belles Dames ! On ne les voit pas ensemble tous les jours ; elles ne s'entendent pas si bien que za. »

« Comment avez-vous su ? » demanda Edvard.

« Ah, je ne le dirai pas. » sourit Moraelyn. « Il y a des choses que tu dois apprendre par toi-mıme. Cela fait partie du jeu. Mais souviens-toi qu'une bonne main ne vaut rien si quelqu'un en a une meilleure. »

« Je suis dŭsolŭ. » Edvard examina a regret les quelques piuces de monnaie restantes.

« Peu importe. Il faut ıtre fou pour jouer contre Mats les nuits oщ le dieu de la Chance lui-mıme l'ŭpaule et oщ tout ce que j'ai avec moi est un prince brŭton fugueur qui devrait ıtre au lit. Il aurait de toute fazon fini par me gagner cet argent. Comme za, nous pourrons dormir un peu plus. »

« Rabat-joie. » grogna Mats. « Ce n'est pas toutes les nuits que Sai me rend visite et que je peux profiter de sa prŭsence. »

« Il peut partir aussi vite qu'il est venu. Sai n'est pas quelqu'un a qui tu peux te fier, Mats. »

« Qui devrait mieux le savoir que moi ? Non, ne vous excusez pas. Merci de vous inquiŭter pour moi, mon ami. Ce n'ŭtait pas tout a fait injustifiŭ, mais je suis conscient de la tentation. Je

sais a quel point la faveur de Sai est versatile et capricieuse. Je ne joue qu'avec mes amis, en qui j'ai confiance. »

« Bonne nuit, alors. » Mith et Moraelyn partirent rejoindre ceux qui dormaient dŭja, laissant Mats, Beech et Edvard prus du feu. Le rythme de sommeil naturel des elfes noirs ŭtait une pŭriode de cinq ou six heures par jour, et une courte sieste de deux ou trois heures aprus minuit. Maintenant qu'ils voyageaient, ils ne dormaient que la nuit, c'ŭtait une contrainte difficile pour Mith et Moraelyn, qui devaient utiliser la magie pour y faire face. Edvard avait dormi un peu quand ils s'ŭtaient arrŧtŭs pour la nuit, pendant que les autres prŭparaient le souper. Par consŭquent, il ŭtait bien rŭveillŭ. Beech ronflait. Mats semblait avoir besoin de moins dormir que les autres.

« Mats, parle-moi de Sai. Je n'ai jamais entendu parler de lui auparavant. Je ne savais pas qu'il y avait un dieu de la chance. Je croyais que la chance ne faisait que passer. »

« Comme tu es Brŭton, je peux le comprendre. Les Brŭtons aiment que les choses soient expliquŭes, clairement et raisonnablement, dans l'ordre, de maniure a ce qu'une chose dŭcoule de l'autre, et que vous sachiez ou vous en ŧtes. La plupart des dieux sont comme za. Ils fixent des rugles et si vous les respectez et rendez hommage au dieu, ils peuvent vous accorder leur faveur. Et plus vous respectez les rugles et plus vous adorez le dieu et plus vous obtenez de faveurs. Ces rugles ne sont pas toujours faciles a suivre, et les rugles d'un dieu peuvent vous obliger a violer celles d'un autre dieu, mais vous savez ce que vous faites. Hŭ bien, Sai n'est pas comme za. Il ne s'agit pas d'un daedra, mais il a vraiment un cφtŭ daedrique. Une chose est sŧre, si vous l'adorez trop, il va vous abandonner purement et simplement. On appelle za le »mal de Sai.« C'est un dŭsir immense d'ŧtre toujours en prŭsence du dieu. Mon pure en souffrait, le pauvre. Cette maladie va plus loin que le simple dŭsir de la prŭsence du dieu. Les malades ont sans cesse besoin de la preuve de la faveur du dieu. Alors ils parient sans arrŧt. Pas pour gagner, car tout ce qu'ils gagnent est rejouŭ jusqu'a ce qu'ils perdent. Et une fois que c'est fait, ils doivent remettre quelque chose en jeu pour pouvoir encore parier. »

"Oh, c'est terrible. Terrible. Mon pure m'a vendu comme esclave a cause de za. Plus tard, il a vendu ma soeur aonŭe. Puis, quand il a encore eu des dettes, il s'est suicidŭ dans l'un de ses rares moments de luciditŭ, quand il s'est rendu compte de ce qu'il lui arrivait. Ce qu'il avait fait a sa famille, lui-mŧme. Bien sŧr, je n'ŭtais qu'un enfant quand j'ai ŭtŭ vendu. Je ne comprenais pas. Je pensais que j'avais fait quelque chose de mal, ou que c'ŭtait a cause de ma paresse, de ma stupiditŭ ou de ma dŭsobŭissance, et que si j'avais ŭtŭ un meilleur fils, on ne m'aurait pas vendu. C'est la voie d'Auriel. Tout le monde s'accorde a dire que les enfants devraient respecter leurs parents et apprendre d'eux, mais certains parents ne sont pas dignes de respect. Eh bien,

c'ŭtait une maladie, d'aprus ma mure. J'ignore s'il aurait dы ĸtre rŭprimandŭ pour za, pas plus que s'il avait la peste rouge ou la lupre. Je la crois, parfois j'ai encore l'impression que c'ŭtait de ma faute. Eh bien, on peut dire que ce n'ŭtait pas de chance. Mais Sai m'a envoyŭ Moraelyn et z'a vraiment ŭtŭ un jour de chance.

« Qu'est-ce qu'un autre dieu a mis dans son crвne pour qu'il empĸche un humain d'en frapper un autre ? Tout autre elfe, dans tout Tamriel, se serait dŭtournŭ de dŭgoыt ou aurait cessŭ de regarder et ri de la bĸtise des humains. Deux enfants elfes noirs contre un Nordique qui faisait quatre fois leur taille, et pour ce qu'ils en savaient, je devais avoir mŭritŭ ce que je subissais. J'aurais pu ĸtre un voleur ou un meurtrier. Je suppose que j'ŭtais un voleur. Je me suis volŭ moi-mĸme, pour ainsi dire. »

« Moraelyn lui-mĸme ne peut pas dire pourquoi il l'a fait. Il dit qu'il voulait combattre, ce jour-la, et que voir un esclavagiste sur le sol de Morrowind n'a rien fait pour l'adoucir. C'est pour za que je dis : c'est grвce a Sai. Mais c'est Moraelyn qui entendait le dieu. »

« Il n'y a pas de doute, c'est une grande chose que de sentir la main de Sai sur son ŭpaule. C'est comme monter le meilleur des chevaux, comme l'amour lui-mĸme. On n'est qu'un avec le monde, et tout suit le mĸme chemin que soi, et tout est de notre cфtŭ, au lieu de la lutte constante qu'est vraiment la vie. Pas besoin d'ĸtre beau ou intelligent ou aimable ou spirituel. Les choses vont juste la ou za nous arrange. Pas grave si on fait quelque chose de stupide. Za se rŭvŭlera comme ŭtant la chose qu'il fallait faire. Coup de chance. Certains semblent ĸtre nŭs chanceux, d'autres malchanceux. Je ne sais pas pourquoi. La plupart des gens ressentent parfois la prŭsence de Sai, je suppose. C'est ton cas, pas vrai ? »

Edvard secoua la tĸte. Il n'avait aucune idŭe de ce dont parlait Mats.

« Eh bien, c'est comme une sorte d'aviditŭ, je suppose, ce Mal de Sai. Tu vois, il n'y a qu'une certaine quantitŭ de chance qui se propage, et si trus peu de personnes en ont beaucoup, il ne reste plus rien pour les autres. Comme ce soir, j'ai gagnŭ la derniure mise, mais les autres l'ont perdue. Tout le monde ne peut pas gagner avec Sai. Ce n'est pas comme za avec les autres dieux, pas nŭcessairement. Tu ne comprends toujours pas, pas vrai ? Aimerais-tu entendre une histoire a propos de Sai ? »

Edvard acquiesza de la tĸte. Mats ŭtait un camarade avec un trus bon caracture, mais gŭnŭralement trus silencieux. Au dŭbut, Edvard l'avait cru plutфt stupide. La chance de Mats aux cartes semblait lui avoir dŭliŭ la langue et Edvard voyait dŭsormais qu'il pensait beaucoup plus qu'il ne parlait.

* * * * * * * *

Il y a fort longtemps, quand il y avait moins de gens et que les loups ŭtaient plus nombreux que maintenant, une jeune veuve nommŭe Josea vivait en plein milieu de ce qui est a prŭsent la province de Bordeciel. C'ŭtait une femme ordinaire, ni laide, ni belle. Elle avait des cheveux bruns soyeux, des yeux bruns chaleureux, un nez court, un visage rond et un corps qui allait bien avec. Elle ŭtait la fille unique d'un couple de paysans. Ses parents avaient ŭtŭ emportŭs par la fiuvre typhonde quand elle avait dix-sept ans. Peu de temps aprus, elle avait ŭpousŭ Tom, un jeune bŀcheron a l'oeil vagabond et prŭdisposŭ a la gaietŭ. Il la mit rapidement enceinte, puis tourna son attention ailleurs. Peu avant l'accouchement, il fut tuŭ par l'orfuvre qui, en entrant a la maison a une heure inattendue, avait trouvŭ le beau bŀcheron au lit avec sa femme, et lui avait fichŭ un couteau dans le dos.

Le dŭcus de Tom avait eu lieu le Jour des Coeurs. Le bŭbŭ, un garzon, naquit quatre mois plus tard au cours de Mi-l'An. Deux voisines ŭtaient venues aider a la mettre au monde et l'une d'entre elles resta quelques jours. Par la suite elle demeura seule pour s'occuper de l'enfant du mieux qu'elle le pouvait.

Un soir, au cours du Primŭtoile suivant, Josea sortit de la petite grange pour accomplir les tŀches du soir, laissant le bŭbŭ endormi dans son berceau. Le vent hurlait. Son manteau ŭtait ŭtroitement serrŭ autour d'elle. Elle alla traire et nourrir la vache, nourrir les porcs et les poulets. Quand elle quitta la grange, elle sortit en pleine tempłte de neige. Le vent s'ŭtait levŭ a un point tel que la porte de la grange lui fut arrachŭe des mains et claqua contre le mur. Elle ne pouvait młme pas voir la maison, qui ŭtait prus de la route, et quelque peu au-dela de la grange, mais elle avanzait avec confiance.

Elle avait vŭcu ici toute sa vie et connaissait chaque centimutre de terrain, młme si elle n'avait jamais vu une tempłte aussi soudaine et violente. Il y avait dŭja deux pouces de neiges sous ses pieds. Elle lutta contre le vent pendant un certain temps, jusqu'a ce qu'elle se rende compte qu'elle avait dŭpassŭ la maison. Elle fit demi-tour et tenta de suivre ses propres traces, pensant qu'elle pourrait au moins se rŭchauffer dans la grange avant de repartir. Mais la neige tombait si dru que ses empreintes de pas se volatilisurent sous ses yeux. Elle ŭtait totalement perdue et avait froid.

Josea lutta dans l'espoir de reconnaotre quelque chose, un rocher ou arbre de la route a dŭfaut de la maison ou de la grange. Ses mains et ses pieds ŭtaient engourdis et trempŭs. Elle n'ŭtait pas chaudement habillŭe et elle avait maintenant froid jusqu'aux os ; de la glace se formait sur ses sourcils et ses cils.

"Timmy ! Tiimmmyyy ! Elle cria le nom de son enfant, en espũrant qu'il se rũveille, pleure et qu'elle puisse suivre le son de sa voix jusqu'a lui. Elle se leva et ũcouta, haletant dans l'air froid, mais il n'y avait que les hurlements du vent. Le vent, ou quelque chose de plus ? Une silhouette grise prit forme devant elle, la fixant de ses yeux jaunes scintillants. Un grand loup gris.

Son coeur sembla s'arrкter. Ses yeux s'emplirent de larmes a la pensũe de son enfant sans dũfense, seul a la maison, et sa mure morte dehors. Quelle malchance, mourir si prus de chez soi ! Pas de chance. Mais elle avait toujours ũtũ malchanceuse, la femme la plus malchanceuse qu'elle connaissait. Il pourrait s'ũcouler des jours avant que quelqu'un pense a lui rendre visite. Elle s'ũcroula a genoux, ũpuisũe. Le loup s'assit devant elle, leva le museau vers le ciel et poussa son terrible hurlement.

Ses mains gelũes fouillaient la neige, a la recherche d'une pierre ou d'un bвton, n'importe quoi qui lui permettrait de se dũfendre contre la meute. Une autre ombre noire sortit du tourbillon de neige blanche. La panique la fit reculer d'un bond. Celui-la ũtait gris, lui aussi, mais, il ũtait grand et se tenait sur deux pattes, avec un manteau gris a capuche. Sa main gantũe s'approcha de la tкte du loup et la tapota. Son cri mourut dans sa gorge.

« Nul besoin d'avoir peur, jeune fille. Nous ne vous ferons pas de mal, au contraire. Ktes-vous la mure de l'enfant ? »

Elle acquiesza de la tкte, silencieusement. Sa voix ũtait naturelle et profonde, claire dans le vent violent, mais ses yeux se posurent sur son effrayant compagnon.

« Nul besoin d'avoir peur. » rũpũta-t-il. « Mon ami Grellan ici prũsent nous ramunera en lieu sыr. A moins que vous dũsiriez vraiment passer la nuit ici. » Ses mains s'approchurent de celles de la femme et la relevurent, et elle s'appuya sur son bras et boitilla a son cфtũ.

Quand ils atteignirent enfin la porte de la maison, il dit : « Je me suis arrktũ ici en espũrant m'abriter de la tempкte. J'espure que cela ne vous dũrange pas ? »

Comment pouvait-elle refuser ? Les hommes aussi pouvaient кtre des loups, mais s'il en ũtait un, il n'en avait pas l'air et il lui rũpondrait de toute fazon que non. « J-j-je vous en prie, entrez. J-j'avais mis la b-b-bouilloire sur le feu, mais je suppose qu'elle est vide a prũsent. » dit-elle faiblement.

« Je suis entrũ, vu que personne n'avait rũpondu quand j'ai frappũ, et j'ai trouvũ le bũbũ endormi et seul, et la bouilloire dũbordait. J'ai sorti la bouilloire du feu, mais j'ai laissũ le bũbũ

dormir. Je savais que sa mure ne devait pas ʀtre loin, alors j'ai envoyŭ Grellan vous chercher. Heureusement pour vous j'ai toujours portŭ chance a ceux qui m'entourent. »

Il releva sa capuche et elle vit qu'il ŭtait grand et pʙle, avec des cheveux et des yeux argentŭs, mais un visage jeune. Il avait une mine sinistre, mais son regard et son sourire ŭtaient doux. « Mon cheval ŭgalement aimerait un abri pour la nuit. Auriez-vous une ŭtable a lui offrir ? »

Pendant qu'il menait son cheval a l'ŭcurie, elle changea ses vʀtements mouillŭs et prŭpara de quoi souper : de la soupe, du pain et du fromage, et une infusion de racine d'orme. Alors qu'elle servait, elle s'excusa de la maigreur du repas.

« Eh bien, c'est un festin comparŭ a ce que j'ai fait ! » Il sourit, et mangea, avidement. Grellan ŭtait couchŭ prus du feu, les yeux fixŭs sur son maotre, qui lui lanzait de temps en temps un morceau. « Il a bien mangŭ, hier. Une chance pour vos poulets, sans quoi j'aurais dы vous en acheter un. »'

« Non, non. » protesta-elle. « Je vous dois beaucoup et je serais heureuse de partager tout ce que je possude avec vous. » Le bŭbŭ s'agita puis pleura. Elle le prit, changea sa couche et le mit contre sa poitrine.

« Oщ est votre mari, madame ? »

Elle hŭsita un instant - la pensŭe qu'elle ne devrait pas dire a cet ŭtranger a quel point elle ŭtait seule et sans protection lui vint a l'esprit - puis elle lui raconta la vŭritŭ.

« Une triste histoire, vraiment. » dit-il. « Mais il vous a laissŭ un bel enfant, et cet endroit a l'air confortable. » Ses yeux firent le tour de l'humble chalet ; un berceau et un lit de plumes d'un cфtŭ, recouvert d'une couverture faite par la mure de Josea, et un ʙtre de pierre de l'autre cфtŭ, avec au milieu une table et des chaises fazonnŭes par son frure. Une ŭchelle conduisait a la soupente oщ elle dormait quand elle ŭtait enfant. Soudain, cette simple piuce lui sembla ʀtre un palais. Ils y ŭtaient au chaud, au sec et bien nourris, comment cela aurait-il pu ʀtre mieux ?

« Vous avez raison, ŭtranger. J'ai de la chance, aprus tout. Maintenant, me raconteriez-vous quelque chose de vous ? »

« Quelque part, je suis moins fortunŭ que vous. Je suis un vagabond, nŭ de vagabonds, un bohŭmien de mŭtier, bien que je puisse mettre la main sur la plupart des choses. Je ne me suis jamais mariŭ et n'ai pas d'enfant, pas plus que je n'ai jamais eu d'autre maison que le chariot tirŭ par mes chevaux. Je ne suis jamais restŭ longtemps au mʀme endroit. Mes parents m'ont nommŭ Sai, mais la plupart des gens m'appellent Chance. »

« Alors je vous appellerai Chance, car vous m'avez vraiment portй chance. »

Il se leva et s'йtira, et commenza a dйgager les restes de leur repas de la table. Il versa de l'eau de la bouilloire en cuivre dans le bassin et commenza a laver et a sйcher les plats, chose qu'elle n'avait jamais vu un homme faire auparavant. Aprus avoir nourri le bйbй, ils jouurent avec lui sur le tapis, devant le foyer, pendant qu'il lui dйcrivait les йtranges et merveilleux endroits et personnes qu'il avait vus lors de ses voyages, et une fois de plus Josea trouva sa propre vie morne et terne. Au bout d'une heure ou deux, le bйbй йtait fatiguй et nerveux, aussi le prit-elle sur ses genoux et chanta-t-elle pour lui jusqu'a ce qu'il s'endorme. Elle le dйposa dans son berceau et l'enveloppa chaudement dans une couverture en peau de lapin.

Quand elle revint prus du feu, Chance mit sa main sur la sienne et la tint un moment, sans un mot, puis ils se retrouvurent dans les bras l'un de l'autre a s'embrasser goulыment. Ils jeturent leurs vкtements et s'йtendirent ensemble sans la moindre honte, apprйciant chacun le corps de l'autre dans les scintillements rosйs de la lumiure du feu. Il aimait la rondeur de ses seins et de ses cuisses, de son ventre et de ses fesses et dit qu'ils йtaient aussi juteux qu'une pomme. Son maigre corps pвle musclй et ses cheveux soyeux la fascinaient tout autant. Elle avait aimй Tom et connu des moments agrйables avec lui, mais rien de semblable a ce qu'elle ressentait avec cet йtranger.

Elle se leva du lit le matin, au son des pleurs du bйbй, comme d'habitude. Chance n'йtait pas la et elle pensa que ce n'йtait qu'un rкve. Alors la porte s'ouvrit et se referma, et il apparut devant elle, entiurement vкtu et lui disant de rester la ou, elle йtait. Il l'embrassa sur les luvres, lui amena le bйbй et resta a regarder pendant que ce dernier tйtait. « Quel dommage que nous ne nous souvenions pas du plaisir que nous avons un jour connu. »

« Mais nous avons toujours des plaisirs dont nous nous souviendrons, » dit-elle, et elle sentit ses joues rougir devant tant d'audace. Il devait la prendre pour une dйbauchйe !

« En effet. » dit-il, et il posa ses mains froides contre sa joue chaude.

La tempкte avait cessй pendant la nuit, mais une йpaisse couche de neige recouvrait la route, et il йtait clair qu'il faudrait attendre des jours avant que le cheval puisse tirer le petit chariot de Chance sur la route. Ce chariot йtait peint de couleurs vives, avec des motifs de feuilles, de vignes, et de fleurs en rouge, en bleu, en vert et en jaune. Les roues йtaient rouges, avec des rayons jaunes. Il avait un toit de toile bleue ou, moutonnaient des nuages. Josea adorait ce chariot, mais il contrastait йtrangement avec le calme gris de Chance.

Chance effectua de petits travaux pour elle, rйparant des outils, charniures et ustensiles. Il coupa

davantage de bois pour elle, disant que si jamais elle n'en avait pas besoin cette annŭe, elle s'en servirait une autre annŭe. Il resta une semaine puis vint le dŭgel. Il restait encore de la glace, mais il ŭtait de nouveau possible de voyager. Ils se regardurent dans la lueur du matin, et il dit que rester un autre jour ne pourrait pas lui faire de mal, ou peut-ıtre deux, si elle n'ŭtait pas encore fatiguŭe de le supporter. Elle ne l'ŭtait pas.

Au bout d'une semaine, Chance lui demanda si elle voulait venir avec lui. Son coeur bondit a cette question, mais elle parcourut du regard la petite maison ou elle avait passŭ toute sa vie, elle pensa a cette terre, au village et a son bŭbŭ, et dit : « Je ne peux pas partir. Je n'ai aucun dŭsir de voyager, et je ne veux pas que mon bŭbŭ grandisse sans maison, comme un enfant abandonnŭ. »

La souffrance envahit le pıle visage de Chance, mais il se contenta d'acquiescer d'un signe de tıte, harnacha son cheval, et l'embrassa en lui disant au revoir. Des larmes embuurent les yeux de Josea et brouillurent les couleurs gaies du chariot.

Le soleil de l'aube passa trus lentement, avec de la pluie et de la neige, mais rien d'approchant la tempıte qui lui avait apportŭ Chance. De temps en temps, on frappait a sa porte, ce qui faisait battre la chamade a son coeur, mais a chaque fois, ce n'ŭtait qu'un villageois venu pour acheter les herbes sŭchŭes qu'elle vendait. Puis, la premiure nuit de Semailles, elle entendit le craquement d'un chariot et su. Elle se rendit a la porte, le visage lumineux et se jeta dans ses bras.

« Je ne peux pas rester. » dit-il. « Je suis seulement de passage... » dit-il. Et ce fut tout ce qu'ils se dirent pendant un long moment.

Le printemps vint et les crocus pointaient leur nez hors de la neige. Chance bıchait son jardin. Des voisins curieux l'interpellurent, mais ils ne dŭcouvrirent rien de plus a son sujet que ce qu'elle savait. Elle leur vendit des oeufs -ses volailles se portaient trus bien -, des herbes sŭchŭes et un ŭlixir dont elle tenait la recette de sa grand-mure, et qui ŭtait un remude souverain contre le mal de tıte et les rhumatismes. En dŭpit de leur mŭfiance envers Chance, ils l'embauchurent pour accomplir quelques petits travaux.

Chance continua d'aller et de venir, ne disant jamais quand et d'ou il serait de retour, mais il restait rarement loin plus de quelques jours. Il ne parlait pas avec des mots d'amour, mais l'aimait farouchement tout de mıme. Le ventre de Josea s'arrondit, et elle sevra Timmy, lui donnant du lait de vache. Les voyages de Chance devinrent plus courts et moins frŭquents. Aux alentours, la terre prospŭra. Mıme les plus anciens ne purent se rappeler une meilleure rŭcolte. Dans la chaleur du foyer, Josea donna naissance a une belle petite fille aux cheveux d'argent,

mais aux yeux bleus comme les bleuets. Chance prit son enfant et irradiait de joie, il semblait alors brûler d'un feu blanc.

Le Roi Edvard - Vol. IX

FormId	book covers skyrim - lost library.esp:00743B
Owning plugin	book covers skyrim - lost library.esp
Local FormId	00743B
Editor ID	BCSLL_DA_Valuable_KingEdward09
Inventory image	(none)
Menu art	BCSLL_Book_KingEdward09
Value (gold)	14
Type	Book or tome
Weight	1
Can be taken	Yes
Teaches	(none)
Inventory description	(none)
Keywords	VendorItemBook
Locations	213
Leveled lists	8
Scripts	0

© Bethesda Softworks LLC and the authors of the mods in the load order.
Exported and generated with SkyrimSourceExporter.